

Epidémies entre contes et écrits

Ne cherchons pas de contes ayant trait directement à des épidémies. Les contes - histoires sans auteurs - n'évoquent pas les « actualités ». Leur fonction est autre, de mettre en scène des figures : donc, rien de factuel, mais de l'intemporel, de l'universel.

Les légendes quittent peut-être cette zone. Genre assez dégradé de l'oralité tant il tient de la rumeur, si ce n'est du ragot. Les légendes sont liées à un lieu particulier (du moins le croient-elles), et peuvent aussi être liées à des événements. Dans leur prétention à tenir lieu de vérité « là où la science n'a pas apporté ses lumières », nous ne pouvons les raconter qu'avec distance. La dérision n'empêchant pas d'y reconnaître un certain charme.

Disons seulement, dans l'ensemble des contes de transmission orale, que nous y repérons souvent un soubassement réaliste de misères, famines, catastrophes : nulle frontière entre vie réelle et imaginaire.

Allons voir maintenant ces situations extrêmes à la lisière du conte, « le littoral de la littérature orale », dans des sources écrites : *Les Mille et une nuits*, longtemps après *le Décaméron* de Boccace, puis ses nombreux épigones, dont Marguerite de Navarre, son *Heptaméron*, et Giraldu Cinzio, ses *cents récits*.

A chaque fois, la mort qui rôde est l'occasion d'une assemblée conteuse où il s'agit tour à tour, et presque en même temps, de raconter et d'écouter : ce qui spécifie bien un certain art du conte, comme activité à la fois de production et de consommation, un art de la relation, de l'échange en assemblée, un circuit court en quelque sorte...

- Pour *Les Mille et une nuits*, ce circuit est particulièrement court. Mais il y a tout de même assemblée : trois personnes. Shéhérazade raconte pour ne pas mourir, à son époux Shahriar qui veut tuer toutes les femmes, donc l'humanité, à commencer par elle-même. Une seule solution, le tenir en haleine sous le charme de ses récits, pour lui faire remettre sinon oublier son projet. Mais Dounyazade la sœur de Shéhérazade est là au pied du lit, auditrice aussi, qui participe aux récits, car elle les connaît déjà. Elle intervient, relance, aide Shéhérazade... mais là je la rêve... en tout cas elle représente le numéro 3 de la triangulation nécessaire dans le jeu du conte ; entre l'auditeur et la conteuse : le monde, son ailleurs, son avant, qui nous dépasse, nous impose sa loi du réel.

- le *Décaméron* : son récit cadre, la peste (Europe, 1348 / 1351). Echange aimable de futilités entre 7 femmes et 3 hommes privilégiés qui peuvent se reclure à la campagne, passant ainsi le temps pendant que Florence est en proie aux pestilences. « Je chante pour passer le temps, petit qu'il me reste de vivre... » (Louis Aragon). Cette distraction est plus profonde qu'on ne le croit d'abord : échapper à la mort, du moins, avoir de l'agrément avant qu'elle ne nous rattrape. Le sens du conte (acte de conter) est bien représenté. La morale du conte est l'assemblée elle-même, non pas le contenu de l'histoire.

- C'est seulement pendant une inondation que Marguerite de Navarre, sœur du roi de France François 1er, met en scène son *Heptaméron*, (écrit vers 1542). La situation extrême du récit-cadre est bien affadée. Les paroles sont échangées juste le temps de sortir de l'isolement par la construction d'un pont, comme quoi la vie légère peut reprendre assez vite le dessus... même si ce n'est pas la nôtre.

- Avec Giraldi Cinzio, ces *cents récits*, écrivain italien propagandiste de la contre – réforme du concile de Trente (1563), voilà le retour du tragique : nous sommes déjà tard dans le XVIème siècle, pendant les guerres de religions. Toujours à l’imitation du récit cadre du Décaméron, (la mode en a déjà 200 ans !) La situation est celle du sac de Rome, en 1527. L’échange de paroles n’est plus valorisé et se réduit souvent à la seule et triste nécessité de passer le temps de la réclusion. L’acte de conter n’est mis en scène qu’à défaut de mieux. L’oralité n’est plus une valeur en tant que telle : ainsi ce texte marque une entrée de la littérature dans le monde de l’écrit. Cependant le *Maure de Venise* de Giraldi deviendra bientôt l’*Othello* de Shakespeare. Les « Shakespeare’s productions » sont jouées au Globe pour tout le monde, il s’agit bien de théâtre populaire, et la transmission orale n’a pas dit son dernier mot...

Christian Tardif, avril 2020

Bibliographie

- FLAHAULT, François. - La pensée des contes.- Paris : Anthropos, 2001.-267p. (En téléchargement gratuit sur le site francoisflahault.fr)

- Conteurs italiens de la Renaissance. -Paris: NRF Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1993.- 1926p.

PREMIÈRE JOURNÉE

Ici commence la première Journée du Décaméron, dans laquelle, après que l'auteur a expliqué pour quelle cause il advint que différentes personnes dont il est parlé ci-après se réunirent pour causer entre elles, on devise, sous le commandement de Pampinea, de ce qui plaît le plus à chacun.

Chaque fois, très gracieuses dames, que je considère en moi-même combien vous êtes toutes naturellement compatissantes, **je reconnais que le présent ouvrage vous paraîtra avoir un commencement pénible et ennuyeux, car il porte au front le douloureux souvenir de la mortalité causée par la peste que nous venons de traverser, souvenir généralement importun à tous ceux qui ont vu cette peste ou qui en ont eu autrement connaissance. Ce n'est pas que je veuille, pour cela, vous effrayer et vous empêcher de lire plus avant, comme si vous deviez, en lisant, trépasser vous-mêmes au milieu des soupirs et les larmes. Cet horrible commencement ne vous causera pas plus d'ennui qu'aux voyageurs une montagne raide et élevée, après laquelle vient une belle et agréable plaine qui paraît d'autant plus séduisante, que la fatigue de la montée et de la descente a été plus grande. Et de même que l'allégresse succède à la douleur, ainsi les misères sont effacées par la joie qui les suit.** À ce court ennui — je dis court, parce qu'il ne dure que quelques pages — succéderont vite la douceur et le plaisir que je vous ai promis précédemment, et que, si je ne vous le disais, vous n'auriez peut-être pas attendus d'un pareil début. Et de vrai, si j'avais pu honnêtement vous mener vers ce que je désire par un chemin autre que cet âpre sentier, je l'aurais volontiers fait. Mais, qu'elle qu'ait été la cause des événements dont on lira ci-après le récit, comme il n'était pas possible d'en démontrer l'exactitude sans rappeler ce souvenir, j'ai été quasi contraint par la nécessité à en parler.

Je dis donc que les années de la fructueuse Incarnation du Fils de Dieu atteignaient déjà le nombre de mille trois cent quarante-huit, lorsque, dans la remarquable cité de Florence, belle au-dessus de toutes les autres cités d'Italie, parvint la mortifère pestilence qui, par l'opération des corps célestes, ou à cause de nos œuvres iniques, avait été déchaînée sur les mortels par la juste colère de Dieu et pour notre châtement. Quelques années auparavant, elle s'était déclarée dans les pays orientaux, où elle avait enlevé une innombrable quantité de vivants ; puis poursuivant sa marche d'un lieu à un autre, sans jamais s'arrêter, elle s'était malheureusement étendue vers l'Occident. La science, ni aucune précaution humaine, ne prévalait contre elle. C'est en vain que, par l'ordre de magistrats institués pour cela, la cité fut purgée d'une multitude d'immondices ; qu'on défendit l'entrée à tout malade et que de nombreux conseils furent donnés pour la conservation de la santé. C'est en vain qu'on organisa, non pas une fois, mais à diverses reprises, d'humbles prières publiques et des processions, et que d'autres supplications furent adressées à Dieu par les dévotes personnes ; quasi au commencement du printemps de ladite année, le fléau déploya ses douloureux effets dans toute leur horreur et s'affirma d'une prodigieuse façon. Il ne procédait pas comme en Orient où, à quiconque sortait du sang par le nez, c'était signe d'une mort inévitable ; mais, au commencement de la maladie, aux hommes comme aux femmes, naissaient à l'aîne et sous les aisselles certaines enflures dont les unes devenaient grosses comme une pomme ordinaire, les autres comme un œuf, et d'autres moins, et que le vulgaire nommait bubons pestilentiels. Et des deux parties susdites, dans un court espace de temps, ce bubon mortifère gagnait indifféremment tout le

reste du corps. Plus tard, la nature de la contagion vint à changer, et se manifesta par des taches noires ou livides qui apparaissaient sur les bras et sur les cuisses, ainsi que sur les autres parties du corps, chez les uns larges et rares, chez les autres petites et nombreuses. Et comme en premier lieu le bubon avait été et était encore indice certain de mort prochaine, ainsi l'étaient ces taches pour tous ceux à qui elles venaient. Pour en guérir, il n'y avait ni conseil de médecin, ni vertu de médecine qui parût valoir, ou qui portât profit. Au contraire, soit que la nature du mal ne le permît pas, soit que l'ignorance des médecins — parmi lesquels, outre les vrais savants on comptait un très grand nombre de femmes et d'hommes qui n'avaient jamais eu aucune notion de médecine — ne sût pas reconnaître de quelle cause il provenait et, par conséquent, n'appliquât point le remède convenable, non-seulement peu de gens guérissaient, mais presque tous mouraient dans les trois jours de l'apparition des signes susdits, qui plus tôt, qui plus tard, et sans éprouver de fièvre, ou sans qu'il survînt d'autre complication.

Ce qui donna encore plus de force à cette peste, ce fut qu'elle se communiquait des malades aux personnes saines, de la même façon que le feu quand on l'approche d'une grande quantité de matières sèches ou ointes. Et le mal s'accrut encore non-seulement de ce que la fréquentation des malades donnait aux gens bien portants la maladie ou les germes d'une mort commune, mais de ce qu'il suffisait de toucher les vêtements ou quelque autre objet ayant appartenu aux malades, pour que la maladie fût communiquée à qui les avait touchés. C'est chose merveilleuse à entendre, ce que j'ai à dire ; et si cela n'avait pas été vu par les yeux d'un grand nombre de personnes et par les miens, loin d'oser l'écrire, à peine pourrais-je le croire même si je l'avais entendu de la bouche d'un homme digne de foi. Je dis que l'énergie de cette pestilence fut telle à se communiquer de l'un à l'autre, que non-seulement elle se transmettait de l'homme à l'homme, mais, chose plus étonnante encore, qu'il arriva très souvent qu'un animal étranger à l'espèce humaine, pour avoir touché un objet ayant appartenu à une personne malade ou morte de cette maladie, tombait lui-même malade et périssait dans un très court espace de temps. De quoi mes yeux — comme j'ai dit plus haut — eurent un jour, entre autres faits du même genre, la preuve suivante : les haillons d'un pauvre homme mort de la peste ayant été jetés sur la voie publique, deux porcs étaient survenus et, selon leur habitude, avaient pris ces haillons dans leur gueule et les avaient déchirés du groin et des dents. Au bout d'une heure à peine, après avoir tourné sur eux-mêmes comme s'ils avaient pris du poison, ils tombèrent morts tous les deux sur les haillons qu'ils avaient malencontreusement mis en pièces.

De ces choses et de beaucoup d'autres semblables, naquirent diverses peurs et imaginations parmi ceux qui survivaient, et presque tous en arrivaient à ce degré de cruauté d'abandonner et de fuir les malades et tout ce qui leur avait appartenu ; et, ce faisant, chacun croyait garantir son propre salut. D'aucuns pensaient que vivre avec modération et se garder de tout excès, était la meilleure manière de résister à un tel fléau. S'étant formés en sociétés, ils vivaient séparés de tous les autres groupes. Réunis et renfermés dans les maisons où il n'y avait point de malades et où ils pouvaient vivre le mieux ; usant avec une extrême tempérance des mets les plus délicats et des meilleurs vins ; fuyant toute luxure, sans se permettre de parler à personne, et sans vouloir écouter aucune nouvelle du dehors au sujet de la mortalité ou des malades, ils passaient leur temps à faire de la musique et à se livrer aux divertissements qu'ils pouvaient se procurer. D'autres, d'une opinion contraire, affirmaient que boire beaucoup, jouir, aller d'un côté et d'autre en chantant et en se satisfaisant en toute chose, selon son appétit, et rire et se moquer de ce qui pouvait advenir, était le remède le plus certain à si grand mal. Et, comme ils le disaient, ils mettaient de leur mieux leur théorie en pratique, courant jour et nuit d'une taverne à une autre, buvant sans mode et sans mesure, et faisant tout cela le plus souvent dans les maisons d'autrui, pour peu qu'ils y trouvassent choses qui leur fissent envie ou plaisir. Et ils pouvaient agir ainsi en toute facilité, pour ce que chacun, comme s'il ne

devenait plus vivre davantage, avait, de même que sa propre personne, mis toutes ses affaires à l'abandon. Sur quoi, la plupart des maisons étaient devenues communes, et les étrangers s'en servaient, lorsqu'ils les trouvaient sur leur passage, comme l'aurait fait le propriétaire lui-même. Au milieu de toutes ces préoccupations bestiales, on fuyait toujours les malades le plus qu'on pouvait. En une telle affliction, au sein d'une si grande misère de notre cité, l'autorité révéérée des lois, tant divines qu'humaines, était comme tombée et abandonnée par les ministres et les propres exécuteurs de ces lois, lesquels, comme les autres citoyens, étaient tous, ou morts, ou malades, ou si privés de famille, qu'ils ne pouvaient remplir aucun office ; pour quoi, il était licite à chacun de faire tout ce qu'il lui plaisait. Beaucoup d'autres, entre les deux manières de vivre susdites, en observaient une moyenne, ne se restreignant point sur leur nourriture comme les premiers, et ne se livrant pas, comme les seconds, à des excès de boisson ou à d'autres excès, mais usant de toutes choses d'une façon suffisante, selon leur besoin. Sans se tenir renfermés, ils allaient et venaient, portant à la main qui des fleurs, qui des herbes odoriférantes, qui diverses sortes d'aromates qu'ils se plaçaient souvent sous le nez pensant que c'était le meilleur préservatif que de reconforter le cerveau avec de semblables parfums, attendu que l'air semblait tout empoisonné et comprimé par la puanteur des corps morts, des malades et des médicaments. Quelques-uns, d'un avis plus cruel, comme étant par aventure le plus sûr, disaient qu'il n'y avait pas de remède meilleur, ni même aussi bon, contre les pestes, que de fuir devant elles. Poussés par cette idée, n'ayant souci de rien autre que d'eux-mêmes, beaucoup d'hommes et de femmes abandonnèrent la cité, leurs maisons, leurs demeures, leurs parents et leurs biens, et cherchèrent un refuge dans leurs maisons de campagne ou dans celles de leurs voisins, comme si la colère de Dieu, voulant punir par cette peste l'iniquité des hommes, n'eût pas dû les frapper partout où ils seraient, mais s'abattre seulement sur ceux qui se trouvaient au dedans des murs de la ville, ou comme s'ils avaient pensé qu'il ne devait plus rester personne dans une ville dont la dernière heure était venue.

Et bien que de ceux qui émettaient ces opinions diverses, tous ne mourussent pas, il ne s'ensuivait pas que tous échappassent. Au contraire, beaucoup d'entre eux tombant malades et de tous côtés, ils languissaient abandonnés, ainsi qu'eux-mêmes, quand ils étaient bien portants, en avaient donné l'exemple à ceux qui restaient sains et saufs. Outre que les citadins s'évitaient les uns les autres, que les voisins n'avaient aucun soin de leur voisin, les parents ne se visitaient jamais, ou ne se voyaient que rarement et seulement de loin. Par suite de ce deuil public, une telle épouvante était entrée dans les cœurs, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, que le frère abandonnait son frère, l'oncle son neveu, la sœur son frère, et souvent la femme son mari. Et, chose plus forte et presque incroyable, les pères et les mères refusaient de voir et de soigner leurs enfants, comme si ceux-ci ne leur eussent point appartenu. Pour cette raison, à ceux qui, et la foule en était innombrable, tombaient malades, il ne restait d'autre secours que la charité des amis — et de ceux-ci il y en eut peu — ou l'avarice des serviteurs qui, alléchés par de gros salaires, continuaient à servir leurs maîtres. Toutefois, malgré ces gros salaires, le nombre des serviteurs n'avait pas augmenté, et ils étaient tous, hommes et femmes, d'un esprit tout à fait grossier. La plupart des services qu'ils rendaient, ne consistaient guère qu'à porter les choses demandées par les malades, ou à voir quand ils mouraient ; et souvent à un tel service, ils se perdaient eux-mêmes avec le gain acquis. De cet abandon des malades par les voisins, les parents et les amis, ainsi que de la rareté des serviteurs, provint une habitude jusque-là à peu près inconnue, à savoir que toute femme, quelque agréable, quelque belle, quelque noble qu'elle pût être, une fois tombée malade, n'avait nul souci d'avoir pour la servir un homme quel qu'il fût, jeune ou non, et de lui montrer sans aucune vergogne toutes les parties de son corps, absolument comme elle aurait fait à une femme, pour peu que la nécessité de la maladie l'exigeât ; ce qui, chez celles qui guérissent, fut sans doute causé, par la suite, d'une honnêteté moindre. Il s'ensuivit aussi la mort de beaucoup de gens qui, par aventure, s'ils avaient été secourus, s'en seraient échappés.

Sur quoi, tant par le manque de services opportuns que les malades ne pouvaient avoir, que par la force de la peste, la multitude de ceux qui de jour et de nuit mouraient, était si grande dans la cité, que c'était une stupeur non pas seulement de le voir, mais de l'entendre dire. Aussi, la nécessité fit-elle naître entre ceux qui survivaient des mœurs complètement différentes des anciennes.

Il était alors d'usage, comme nous le voyons encore faire aujourd'hui, que les parentes et les voisines se réunissent dans la maison du mort, et là, pleurassent avec celles qui lui appartenaient de plus près. D'un autre côté devant la maison mortuaire, les voisins et un grand nombre d'autres citoyens se réunissaient aux proches parents ; puis, suivant la qualité du mort, les prêtres arrivaient, et il était porté sur les épaules de ses égaux, avec une grande pompe de cierges allumés et de chants, jusqu'à l'église choisie par lui avant de mourir. Ces usages, dès que la fureur de la peste vint à s'accroître, cessèrent en tout ou en partie, et des usages nouveaux les remplacèrent. C'est ainsi que les gens mouraient, non seulement sans avoir autour de leur cercueil un nombreux cortège de femmes, mais il y en avait beaucoup qui s'en allaient de cette vie sans témoins ; et bien rare étaient ceux à qui les larmes pieuses ou amères de leurs parents étaient accordées. Au contraire, ces larmes étaient la plupart du temps remplacées par des rires, de joyeux propos et des fêtes, et les femmes, ayant en grande partie dépouillé la pitié qui leur est naturelle, avaient, en vue de leur propre salut, complètement adopté cet usage. Ils étaient peu nombreux, ceux dont les corps étaient accompagnés à l'église de plus de dix ou douze de leur voisins ; encore ces voisins n'étaient-ils pas des citoyens honorables et estimés, mais une manière de croquemorts, provenant du bas peuple, et qui se faisaient appeler fossoyeurs. Payés pour de pareils services, il s'emparaient du cercueil, et, à pas pressés, le portaient non pas à l'église que le défunt avait choisie avant sa mort, mais à la plus voisine, le plus souvent derrière quatre ou cinq prêtres et quelquefois sans aucun. Ceux-ci, avec l'aide des fossoyeurs, sans se fatiguer à trop long ou trop solennel office, mettaient le corps dans la première sépulture inoccupée qu'il trouvaient. La basse classe, et peut-être une grande partie de la moyenne, était beaucoup plus malheureuse encore, pour ce que les gens, retenus la plupart du temps dans leurs maisons par l'espoir ou la pauvreté, ou restant dans le voisinage, tombaient chaque jour malades par milliers, et, n'étant servis ni aidés en rien, mouraient presque tous sans secours. Il y en avait beaucoup qui finissaient sur la voie publique, soit de jour soit de nuit. Beaucoup d'autres, bien qu'ils fussent morts dans leurs demeures, faisaient connaître à leurs voisins qu'ils étaient morts, par la seule puanteur qui s'exhalait de leurs corps en putréfaction. Et de ceux-ci et des autres qui mouraient partout, toute la cité était pleine. Les voisins, mus non moins par la crainte de la corruption des morts que par la charité envers les défunts, avaient adopté la méthode suivante : soit eux-mêmes, soit avec l'aide de quelques porteurs quand ils pouvaient s'en procurer, ils transportaient hors de leurs demeures les corps des trépassés et les plaçaient devant le seuil des maisons où, principalement pendant la matinée, les passants pouvaient en voir un grand nombre. Alors, on faisait venir des cercueils, et il arriva souvent que, faute de cercueils, on plaça les cadavres sur une table. Parfois une seule bière contenait deux ou trois cadavres, et il n'arriva pas seulement une fois, mais bien souvent, que la femme et le mari, les deux frères, le père et le fils, furent ainsi emportés ensemble. Il advint aussi un nombre infini de fois, que deux prêtres allant avec une croix enterrer un mort, trois ou quatre cercueils, portés par des croquemorts, se mirent derrière le cortège, et que les prêtres qui croyaient n'avoir qu'un mort à ensevelir, en avaient sept ou huit et quelquefois davantage. Les morts n'en étaient pas pour cela honorés de plus de larmes, de plus de pompe, ou d'une escorte plus nombreuse ; au contraire, les choses en étaient venues à ce point qu'on ne se souciait pas plus des hommes qu'on ne s'occuperait à cette heure d'humbles chèvres. Par quoi il apparut très manifestement que ce que le cours naturel des choses n'avait pu montrer aux sages à supporter avec patience, au prix de petits et rares dommages, la grandeur des maux avait appris aux gens simples à le prévoir ou à ne point s'en

soucier. La terre sainte étant insuffisante pour ensevelir la multitude des corps qui étaient portés aux diverses églises chaque jour et quasi à toute heure, et comme on tenait surtout à enterrer chacun en un lieu convenable suivant l'ancien usage, on faisait dans les cimetières des églises, tant les autres endroits étaient pleins, de très larges fosses, dans lesquelles on mettait les survenants par centaines. Entassés dans ces fosses, comme les marchandises dans les navires, par couches superposées, ils étaient recouverts d'un peu de terre, jusqu'à ce qu'on fût arrivé au sommet de la fosse.

Et pour ne pas nous arrêter davantage sur chaque particularité de nos misères passées, advenues dans la cité, je dis qu'en cette époque si funeste, la campagne environnante ne fut pas plus épargnée. Sans parler des châteaux, qui dans leurs étroites limites, ressemblaient à la ville, dans les villages écartés, les misérables et pauvres cultivateurs, ainsi que leur famille, sans aucun secours de médecin, sans l'assistance d'aucun serviteur, par les chemins, sur les champs mêmes qu'ils labouraient, ou dans leurs chaumières, de jour et de nuit, mouraient non comme des hommes, mais comme des bêtes. Pour quoi, devenus aussi relâchés dans leurs mœurs que les citadins, eux aussi ne se souciaient plus de rien qui leur appartint, ni d'aucune affaire. Tous, au contraire, comme s'ils attendaient la mort dans le jour même où ils se voyaient arrivés, appliquaient uniquement leur esprit non à cultiver, en prévision de l'avenir, les fruits de la terre, mais à consommer ceux qui s'offraient à eux. C'est pourquoi il advint que les bœufs, les ânes, les brebis, les chèvres, les porcs, les poules et les chiens mêmes, si fidèles à l'homme, chassés de leurs habitations, erraient par les champs — où les blés étaient laissés à l'abandon sans être récoltés, ni même fauchés — et s'en allaient où et comme il leur plaisait. Et beaucoup, comme des êtres raisonnables, après avoir pâturé tout le jour, la nuit venue, s'en retournaient repus à leurs étables, sans être conduits par aucun berger.

Mais laissons la campagne et revenons à la ville. Que pourrait-on dire de plus ? Si longue et si grande fut la cruauté du ciel, et peut-être en partie celle des hommes, qu'entre le mois de mars et le mois de juillet suivant, tant par la force de la peste, que par le nombre des malades mal servis ou abandonnés grâce à la peur éprouvée par les gens bien portants, plus de cent mille créatures humaines perdirent certainement la vie dans les murs de la cité de Florence. Peut-être, avant cette mortalité accidentelle, on n'aurait jamais pensé qu'il y en eût tant dans notre ville. Oh ! que de grands palais, que de belles maisons, que de nobles demeures où vivaient auparavant des familles entières, et qui étaient pleines de seigneurs et de dames demeurèrent vides jusqu'au moindre serviteur ! Que de races illustres, que d'héritages considérables, que de richesses fameuses, l'on vit rester sans héritiers naturels ! Que de vaillants hommes, que de belles dames, que de beaux jeunes gens, que Gallien, Hippocrate ou Esculape eux-mêmes auraient jugés pleins de santé, dînèrent le matin avec leurs parents, leurs compagnons, leurs amis, qui, le soir venu, soupèrent dans l'autre monde avec leurs ancêtres !

Il m'est très pénible à moi aussi, d'aller si longuement à travers tant de misères. Pour quoi, je veux désormais laisser cette partie de mon sujet, pouvant aisément le faire. Je dis donc que notre cité étant dans cette triste situation et quasi vide d'habitants, il advint — comme je l'appris depuis d'une personne digne de foi — que, dans la vénérable église de Santa-Maria-Novella, un mardi matin qu'il ne s'y trouvait presque pas d'autres personnes, sept jeunes dames, en habits de deuil, comme il convenait en un tel lieu se rencontrèrent après les offices divins. Elles étaient toutes unies par l'amitié, le voisinage ou la parenté. Aucune n'avait dépassé la vingt-huitième année, et la plus jeune n'avait pas moins de dix-huit ans. Chacune d'elle était sage et de sang noble, belle de corps, distinguées de manières et d'une honnêteté parfaite. Je citerais en propres termes leurs noms, si une juste raison ne me défendait de les dire, à savoir que je ne veux pas, à cause des choses suivantes qui furent racontées ou écoutées par elles, qu'aucune d'elles puisse tirer vergogne, les lois du plaisir étant aujourd'hui sévères, tandis qu'alors, pour les raisons ci-dessus déduites, elles étaient des plus larges. Je ne

veux pas non plus donner prétexte aux envieux, prêts à mordre toute vie louable, de diminuer en rien la réputation de ces généreuses dames, à propos des récits susdits. Pour quoi, afin de pouvoir faire connaître ce qu'elles racontèrent sans éprouver la moindre confusion, j'entends les désigner en tout ou en partie par des noms appropriés à la qualité de chacune. La première est la plus âgée, nous l'appellerons Pampinea ; la seconde Fiammetta ; la troisième, Philomène, et la quatrième, Emilia. Nous donnerons ensuite le nom de Lauretta à la cinquième, celui de Néiphile à la sixième, et nous nommerons la dernière Éliisa, non sans motif. N'ayant été, les unes et les autres, amenées là par aucun projet, mais se trouvant par hasard réunies en un coin de l'église, elles s'assirent en cercle, et après de nombreux soupirs, laissant de côté les patenôtres, elles se mirent à causer entre elles sur la misère du temps. Au bout de quelques instants, les autres s'étant tues, Pampinea commença à parler ainsi :

« — Mes chères dames, vous pouvez, ainsi que moi, avoir souvent ouï dire que celui qui use honnêtement de son droit n'a jamais fait tort à personne. Or, c'est un droit naturel à quiconque naît ici-bas, que de conserver et défendre sa vie tant qu'il peut. Ce droit est si bien reconnu, qu'il est déjà advenu plus d'une fois que, pour le sauvegarder, des hommes ont été tués sans qu'il y eût crime aucun. Et si cela est permis par les lois à la protection desquelles tout mortel doit de vivre en sécurité, combien plus nous est-il permis, à nous et à tous autres, de prendre pour la conservation de notre vie les précautions que nous pouvons ? Quand je viens à songer à ce que nous avons fait ce matin et les jours passés ; quand je pense à l'entretien que nous avons en ce moment, je comprends, et vous pouvez semblablement comprendre, que chacune de nous doit être remplie de crainte pour elle-même. De cela je ne m'étonne point ; mais je m'étonne de ce que, avec notre jugement de femme, nous ne prenions aucune précaution contre ce que chacune de nous craint justement. Nous restons ici, à mon avis, non autrement que si nous voulions ou devions constater combien de corps morts ont été ensevelis, ou bien écouter si les moines de là dedans, dont le nombre est réduit à presque rien, chantent leurs offices à l'heure voulue, ou bien encore montrer par nos vêtements, à tous ceux qui nous voient, la nature et l'étendue de nos misères. Si nous sortons d'ici, nous voyons les morts ou les malades transportés de toutes parts ; nous voyons ceux que, pour leurs méfaits, l'autorité des lois publiques a jadis condamnés à l'exil, se rire de ces lois, pour ce qu'ils sentent que les exécuteurs sont morts ou malades, et courir par la ville où ils commettent toutes sortes de violences et de crimes ; nous voyons la lie de notre cité, engraisnée de notre sang, et, sous le nom de fossoyeurs, s'en aller, à notre grand dommage, chevauchant et courant de tous côtés et nous reprochant nos malheurs dans des chants déshonnêtes. Nous n'entendons que ceci : tels sont morts et tels autres vont mourir ! Et s'il y avait encore des gens pour les pousser, nous entendrions s'élever de partout de douloureuses plaintes. Je ne sais s'il vous advient à vous comme à moi ; mais quand je rentre dans ma demeure, et que je ne retrouve, de toute ma nombreuse famille, que ma servante, j'ai peur et je sens comme si tous mes cheveux se dressaient sur ma tête. Il me semble en quelque endroit de ma maison que j'aille ou que je m'arrête, voir les ombres de ceux qui sont trépassés, non avec les visages que j'avais coutume de leur voir, mais sous un aspect horrible qui leur est venu tout nouvellement je ne sais d'où et qui m'épouvante. Toutes ces choses font qu'ici, hors d'ici et dans ma propre maison, il me semble être mal, d'autant plus que je crois que de tous ceux qui avait comme nous la possibilité d'aller quelque part, nous sommes les seules qui soyons restées. Et s'il en est resté quelques-uns, j'ai entendu dire que, sans faire aucune distinction entre les choses honnêtes et celles qui ne le sont pas, poussés seulement par l'instinct, seuls ou en compagnie, ils faisaient ce qui leur plaisait le plus. Et ce n'est pas seulement les personnes libres qui agissent ainsi ; celles qui sont enfermées dans les monastères, s'imaginant que cela leur est permis et n'est défendu qu'aux autres, rompant les lois de l'obéissance, s'adonnent aux plaisirs charnels, croyant ainsi échapper à la contagion, et sont devenues lascives et dissolues. S'il en est ainsi — ce qui se voit manifestement — que faisons-nous ici ? Qu'attendons-nous ? À quoi

songeons-nous ? Pourquoi sommes-nous plus paresseuses, plus lentes pour notre salut que le reste des habitants de la cité ? Nous estimons-nous moins précieuses que les autres, ou croyons-nous que notre vie est liée à notre corps par une chaîne plus forte que chez les autres, et qu'ainsi nous ne devons rien redouter qui soit capable de la briser ? Combien nous nous trompons ! Combien nous sommes trompées ! Quelle sottise est la nôtre si nous pensons ainsi ! Toutes les fois que nous voudrions nous rappeler le nombre et la qualité des jeunes hommes et des femmes vaincues par cette cruelle peste, nous en verrons ouvertement les raisons. C'est pourquoi, afin que, par délicatesse ou par indolence, nous ne tombions pas dans ce péril auquel nous pourrions échapper si nous le voulions, — je ne sais s'il vous semble comme il me semble à moi-même — je pense qu'il serait très bon, ainsi que beaucoup d'autres ont fait avant nous et font encore, que nous sortions de cette cité, et, fuyant comme la mort les exemples déshonnêtes des autres, nous allions nous revêtir honnêtement dans nos maisons de campagne, dont chacune de nous possède un grand nombre, pour nous y livrer à toute allégresse, à tout le plaisir que nous pourrions prendre, sans dépasser en rien les bornes de la raison. Là, on entend les petits oiseaux chanter ; on voit verdoyer les collines et les plaines, et ondoyer les champs de blés non autrement que la mer ; on voit plus de mille espèces d'arbres, et l'on aperçoit plus librement le ciel qui, tout courroucé qu'il soit, ne nous refuse pas ses beautés éternelles, bien plus belles à contempler que les murs vides de notre cité. Là aussi, outre l'air qui est beaucoup plus pur, nous trouverons en bien plus grand nombre les choses qui sont nécessaires à la vie en ces temps malsains, tandis que les ennuis y seront bien moindres. Bien que les laboureurs y meurent comme font ici les citadins, le fléau y est d'autant moins fort, que les maisons et les habitants sont plus rares que dans la cité. D'un autre côté, si je vois bien, nous n'abandonnons ici personne. Nous pouvons dire, au contraire, que nous sommes plutôt abandonnées, puisque les nôtres, en mourant ou en fuyant la mort, comme si nous ne leur appartenions pas, nous ont laissées au milieu d'une telle affliction. Aucun reproche ne peut donc nous atteindre, pour avoir suivi un semblable conseil ; douleur et ennui, peut-être la mort, pourraient, si nous ne le suivions pas, nous advenir. C'est pourquoi, s'il vous en semble, je crois que nous ferons bien de prendre nos servantes, et, nous faisant suivre d'elles avec tout ce qui est nécessaire, aujourd'hui dans un endroit, demain dans un autre, nous nous livrerons aux plaisirs que la saison peut donner. Nous resterons ainsi jusqu'à ce que nous voyions — si auparavant nous ne sommes pas atteints par la mort — que le ciel ait mis fin à ces tristes choses. Et souvenez-vous qu'il ne s'oppose pas plus à ce départ honnête de notre part, qu'il ne s'oppose à ce que la plupart des autres restent pour vivre malhonnêtement. — »